

A portrait of Charles Wright, a man with a beard and short dark hair, wearing a blue denim shirt. He is standing outdoors in a garden with green foliage and a path in the background. The lighting is bright, suggesting a sunny day.

En 2019, l'écrivain et journaliste Charles Wright a marché un mois sans le sou avec un compagnon jésuite dans le Massif central. Il raconte dans un livre remarqué, *Le chemin des estives*, ce cheminement et cette expérience. Aujourd'hui, il vit proche d'un lieu religieux retiré en Ardèche et épisodiquement à Paris, partagé entre un travail d'écriture et une quête spirituelle.

Charles WRIGHT

« JE SUIS UN CHRÉTIEN AGNOSTIQUE »

Propos recueillis par GÉRALD HAYOIS

— **Qu'est-ce qui a été particulièrement marquant pour vous lors de votre périple à pied dans le Massif central en 2019 ?**

— Cette expérience de vie itinérante à la merci des autres, des rencontres, m'a mis dans un état de disponibilité intérieure. Quand on a les mains ouvertes, on reçoit énormément dans un contact très charnel, direct avec les personnes rencontrées et la nature, la communion avec ce qui nous entoure, les animaux, les arbres. Je n'en pouvais plus de cette société bavarde où les écrans sont omniprésents. J'ai retrouvé alors la joie simple d'exister.

— **Tous les soirs, c'était l'inconnu, la recherche de nourriture et d'un gîte...**

— Quand on arrive chez les gens les mains vides, on révèle en eux ce qu'il y a de bien, de divin en quelque sorte, c'est-à-dire le sens de l'hospitalité. Il faut un certain courage pour recevoir des inconnus et j'ai constaté qu'il y a des trésors d'humanité chez beaucoup de gens. La

« La radicalité évangélique peut se vivre en dehors des clous. »

philosophe Hannah Arendt a parlé de la banalité du mal. Je crois que la banalité du bien existe aussi. J'ai fait cette expérience-là. J'ai rencontré des gens ordinaires dont on ne

parle jamais qui œuvrent silencieusement à rendre la société plus humaine et plus juste.

— **Vous avez marché avec peu de bagages, un livre de méditation religieuse, les écrits de Rimbaud, et vous êtes fasciné par Charles de Foucauld.**

— J'ai avec eux un compagnonnage très intime. J'aime ces êtres qui refusent de se couler dans la banalité, ne veulent pas transiger avec leur désir, leur fidélité à l'enfance. Ce sont aussi deux figures de l'errance. Rimbaud est un errant qui a la passion finalement triste qui l'amène à la mort. Foucauld va de la passion triste à la joie profonde. C'était intéressant, en marchant, de méditer sur ces deux vies.

— **Cette traversée a été aussi pour vous une épreuve de discernement. Vous étiez alors au noviciat chez les jésuites, mais finalement, vous n'êtes pas rentré dans les ordres.**

— J'avais passé une année entière au noviciat et ma décision de ne pas poursuivre est l'aboutissement d'une très longue recherche. J'ai changé radicalement de cap de vie quand j'avais près de trente ans. J'ai été alors imprégné d'un désir d'absolu et le débouché naturel m'a paru être classiquement la vie religieuse. J'ai cherché pendant pratiquement dix ans dans différentes directions. Je suis allé pendant un an dans un monastère, puis j'ai vécu dans des ermitages. Plus j'approfondissais

mon expérience spirituelle, plus j'avais le sentiment que je ne rentrais pas dans le rang et que la radicalité évangélique qui m'habitait, je pouvais la vivre "en dehors des clous". Je pense que la sainteté se cherche de plus en plus en dehors des cloîtres et des couvents et qu'on entre progressivement dans le temps des laïcs baptisés. Je dis cela sans jugement de valeur négatif pour les gens qui donnent leur vie dans les congrégations religieuses, mais il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que le Christ m'appelait à vivre L'Évangile radicalement et de manière singulière, personnelle. Je crois qu'on est très nombreux dans ce cas. Quand j'étais dans les "ordres", j'étais mal à l'aise avec tous les marqueurs identitaires, tout ce qui singularise le clerc du reste des laïcs chrétiens.

— **Voire famille était-elle chrétienne ?**

— Je viens d'un milieu culturellement chrétien. J'ai reçu beaucoup de choses qui ne provenaient peut-être pas d'une foi fortement vécue, habitée intérieurement, mais qui m'ont quand même structuré. À dix-huit ans, je ne rêvais que de prendre la tangente. J'avais une soif d'absolu et le pressentiment qu'elle ne pourrait s'étancher dans une vie sociale telle que le modèle familial le proposait, c'est-à-dire faire une belle carrière professionnelle. Il y avait un appel à quelque chose qui était flou encore et dont je ne savais pas trop quelle forme lui donner.

— **Vous avez alors fait des études et exercé différents métiers.**

— J'ai travaillé dans le monde politique, écrivant des discours pour un ministre, ainsi que dans l'édition, la presse écrite. Si je réussissais socialement, dans le fond, je ressentais un vide, une soif qui ne parvenait pas à s'étancher. J'ai du mal à parler de cela, mais, vers trente ans, est né en moi le sentiment d'une Présence que je ne pouvais pas complètement nommer. Il a fallu du temps pour que je me rende compte que c'était pour moi le visage du Christ. C'était une trouée, quelque chose qui sortait de mes limites, et la découverte de la vie spirituelle, d'un continent en soi qui est immense et fait éclater ces limites.

— **« J'ai choisi de régler ma conduite sur celle d'un charpentier juif et cela me libère », avez-vous écrit.**

— J'aime chez Jésus son sens de l'hospitalité. Il accueille toute personne, quelle qu'elle soit. Pour moi, être chrétien, c'est essayer de vivre dans l'esprit et le style de vie de cet homme, Jésus, non pas de l'imiter littéralement, mais de s'inspirer de son esprit, de vivre dans son compagnonnage qui m'apprend peu à peu ce que c'est l'aventure humaine, ce que c'est que d'aimer.

— **Vous y parvenez ?**

— On n'y arrive pas, évidemment. On est pris par soi et, en même temps, le fait de ne pas y arriver n'est pas décourageant.

On n'est pas jugé. Chaque jour, on recommence. L'amour, c'est un pas et encore un pas. On n'a jamais fini d'essayer d'aimer. Voilà ce qui fait une existence chrétienne.

— **Qu'essayez-vous d'apporter aux autres ?**

— De la présence, aider à trouver en eux la source d'énergie. C'était ce que faisait le Christ dans ses rencontres. Il réactive une sorte de foi élémentaire en la vie. Sa liberté m'attire beaucoup. Cet homme ne se laisse pas emprisonner par les déterminismes. Je trouve cela très beau.

— **Jésus, vous en parlez essentiellement comme d'un homme. Est-il aussi Dieu ou divin pour vous ?**

— Je ne suis pas théologien. Les catégories ou subtilités théologiques, je ne les connais pas. Aujourd'hui, je ne me prononce pas. Je crois simplement qu'il nous apprend à devenir un homme. Je suis parti du noviciat parce que je n'en pouvais plus de ces catégories théologiques, tout en reconnaissant qu'il est nécessaire de réfléchir sur sa foi.

— **Vous écrivez : « Je suis un chrétien agnostique. »**

— Effectivement. L'Église est tentée par l'infailibilité, c'est-à-dire avoir réponse à tout. Or je rêve d'une Église qui soit un peu plus humble, qui ne sait pas tout et cherche avec les autres. J'ignore s'il peut exister une théologie chrétienne agnostique. J'ai eu la chance de découvrir la vie d'André Louf, un Belge, ancien père abbé de l'abbaye bénédictine des Cats, en Flandre française, qui a terminé sa vie dans un ermitage. J'ai écrit un livre à son sujet. Il parlait des moines comme des experts en athéisme. Quand on approfondit l'expérience intérieure, on rentre en contact avec son propre athéisme. On ne sait plus trop à quoi on croit si ce n'est en l'Évangile, à cette phrase : « *Nous avons cru en l'Amour.* » Pour le reste, franchement, on ne sait pas trop. Je ne voudrais pas tenir un discours exclusivement anti dogmatique. L'institution est importante, elle est faite pour tenir debout, mais, à un moment, il y a seulement en soi cette présence cordiale qui est aussi une absence et on avance un peu en tâtonnant. Je rêve d'une Église qui soit surtout du côté de ces chercheurs de Dieu qui avancent en tâtonnant dans la nuit.

— **Des fidèles au compte-goutte, des églises désaffectées : vous l'avez constaté dans votre périple dans la France profonde. Comment vivez-vous cela ?**

— Effectivement, nous avons fait la traversée d'une France déchristianisée, due en partie à un monde rural vidé de sa substance. Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'il y a un ordre qui s'effondre, qui craque complètement. Il n'y a plus de vocations, plus de fidèles. Cela, c'est le constat. Est-ce que le christianisme peut disparaître ? La question est brutale et peut être posée. Je crois qu'il s'agit d'une mutation très profonde, et que c'est bon. Le christianisme a quelque part besoin d'être ré-évangélisé. On était peut-être dans un ordre qui n'était plus trop chrétien avec cette hiérarchie, les clercs d'une part, les laïcs de l'autre. On entre peut-être dans un temps où il n'y aura plus des chrétiens de première zone et de seconde zone. Il est temps de revenir à l'Évangile tout simplement, sans gnose, de retrouver cette fraîcheur qu'on a peut-être un peu obstruée par tout un édifice, retrouver cette Église de l'amitié, de l'hospitalité.

— **Vous avez aussi rencontré de nombreuses personnes ayant quitté l'Église catholique ou le christianisme...**

- Et je me suis rendu compte qu'on les a, ci et là, empoisonnés avec des discours sur le corps, sur la sexualité. Il est

important de dire aux gens qu'il existe un christianisme vécu qui ne donne pas le bourdon, une religion de la vie intense, du rire, de la liberté, de la jubilation. Pour moi, ce qui est en train de se passer n'est pas du tout décourageant. C'est un moment de l'histoire, un moment de basculement à saisir.

— **De quelle façon ?**

— On peut se recroqueviller. La tentation tribale du ghetto existe, et on est exposé à ce risque. On peut aussi se saisir du moment et essayer de témoigner au milieu des gens de cette joie de vie intense qui nous anime, comme disait le mystique flamand Jan Van Ruysbroeck au XIV^e siècle.

— **On ne peut nier l'existence au sein de l'Église de chapelles, par exemple entre adeptes de la tradition et aspirants au changement, et les relations entre eux souvent peu fraternelles.**

— Je trouve cela triste. Le remède est de sortir de nos chapelles ecclésiales, pas de nos sensibilités spirituelles qui peuvent être différentes. Sortir, pour moi, consiste à aller vers le monde. C'est pour cela que Foucauld ou Louf m'intéressent. Ils ont été pris dans toutes ces querelles et ils ont voulu en sortir. Foucauld est allé chez les Touaregs, ceux qui ne sont pas du sérail. Le salut de l'Église sera de sortir, non pas pour convertir ou être des propagandistes, mais en étant des témoins d'une sorte de présence en nous. Je crois à cette Église des moines de Tibhirine en Algérie, à des chrétiens qui n'ont plus de pouvoir, qui sont dépouillés de toute suffisance, de tout bien. Quand on n'a plus rien, on sort et on n'a plus rien à perdre. Il ne s'agit pas de ramener les autres à l'Église, mais à eux-mêmes.

« Il y a un christianisme vécu qui ne donne pas le bourdon. »

— **À la fin de votre livre, on comprend que vous ne poursuivez pas la formation pour devenir prêtre. Que s'est-il alors passé depuis ?**

— Il y a un appel profond au silence, à la solitude, au dépouillement, à la simplification. Cet appel est compliqué à vivre. La solitude chrétienne est toujours une solitude qui nous ramène vers les autres. Plus je m'enfonce dans la solitude et le silence, plus je suis renvoyé vers les autres. Pour l'instant, la façon de vivre cette contradiction est de partir régulièrement au "désert" et de revenir ensuite vers les autres. Je vis dans une cabane en bois, proche d'un petit monastère en Ardèche qui accepte ma condition singulière. Ses quelques frères vivent dans une simplicité radicale, extrême, et ont reconnu ma vocation particulière puisque je ne ferai jamais de vœux. Je participe un peu avec eux à la liturgie. Et régulièrement, je pars à Paris pour répondre à diverses sollicitations. Louf parlait de la nécessité pour l'Église d'être adossée au désert. Là où je vis, je suis dans une expérience de décapage radical où on réapprend les sensations primaires. Notre regard est saturé par un trop plein visuel et là, il n'y a rien de cet ordre-là. C'est la nudité extrême. On réapprend à écouter le silence où se niche une plénitude. J'aime beaucoup dire que le silence est une personne. ■

Charles WRIGHT, *Le chemin des estives*, Paris, Flammarion, 2021. Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€.

Charles WRIGHT, *Le chemin du cœur, l'expérience spirituelle d'André Louf*, Paris, Salvator, 2017. Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€.